

Eglise Saint-Martin-des-Champs (Paris) ancien prieuré bénédictin

actuellement
Conservatoire national des arts et métiers

Histoire des lieux

VIe–XIe siècle

Des Mérovingiens à la fondation royale

INITIATIVES ROYALES

De récentes fouilles archéologiques l'ont confirmé : une basilique funéraire mérovingienne des VIe-VIIe siècles, réaménagée au temps des Carolingiens, précéda Saint-Martin-des-Champs.

Une tradition sans preuves archéologiques veut que cette basilique primitive ait été détruite ou abandonnée au moment des invasions normandes. C'est en tout cas ce site mérovingien et carolingien que choisit le roi Henri 1er pour y faire bâtir la «seconde église». En réaction à la prééminence croissante de Léon IX, Henri cherche à contrôler l'organisation des structures religieuses. Il instaure une collégiale, dont l'autonomie décisionnelle lui semble une garantie contre la mainmise du Saint-Siège.

La fondation de Saint-Martin-des-Champs est ratifiée entre le 23 mai 1059 et le 4 août 1060 (1). Sur l'instigation de l'évêque de Paris, Imbert, Henri profite d'un différend qui l'oppose à Milon I Le Riche, pour récupérer sa terre dite «des champs».

À la mort de son père, Philippe 1er n'est encore qu'un enfant de sept ans. C'est son oncle Baudouin, comte de Flandres, qui assure la régence. La reconstruction entreprise par Henri est bientôt poursuivie. Le 29 mai 1067, Philippe fait procéder à la dédicace de l'église.

(1) La charte dont elle fait l'objet intervient en effet après le sacre de Philippe 1er, qui y est qualifié de roi, et avant la mort de son père Henri 1er. Le diplôme original a été perdu, mais pour des leçons postérieures, voir : BnF, Nouvelles acq. lat., 1359, fondation d'Otrante, n° 14 ; Archives nationales, K 8702 et K 1881 (n° 11).

XIe siècle

Le prieuré Clunisien

PROTECTION DE L'ORDRE

En 1079, Philippe 1er transfère à l'abbaye de Cluny, dirigée par saint Hugues, la propriété de Saint-Martin-des-Champs. La vacance du siège abbatial, provoquée par la mort d'Engelard (1), favorise cette transition à laquelle semblent s'être conformés la plupart des treize chanoines de la collégiale. Les religieux de l'ordre de Cluny s'implantent ainsi en Ile-de-France, aux abords immédiats du centre de la cité, devenue du temps d'Henri 1er le siège du pouvoir royal. Cette même année, Hugues désigne Ourson comme premier prieur de Saint-Martin-des-Champs. L'abbaye est transformée en prieuré. Étape de nombreux pèlerins, l'établissement religieux se trouve alors dans la campagne, hors de la cité parisienne proprement dite. Il est le siège d'une organisation agricole qui comporte des greniers de stockage, des pressoirs et celliers, une bluterie. Des serfs assurent la culture et l'exploitation du domaine.

Cette période est marquée par la masse considérable des terres et des églises offertes au prieuré. En cette fin du XIe siècle, il faut se représenter un site partiellement en chantier : «L'entreprise d'un nouvel édifice justifie la présence à Saint-Martin-des-Champs, à partir de 1093, de plusieurs charpentiers et d'un constructeur de bâtiments en pierre. Guillaume (Willelmus cœmentarius), qu'on rencontre encore en 1106 et en 1113, et qui avait avec lui son fils Robert, nous apparaît comme le maître de l'œuvre de la seconde église (2).» Architectes, maçons et contremaîtres, ouvriers et artisans se consacrent en particulier, vers cette date, à la construction de la tour carrée dite clocher.

(1) *L'abbé de Saint-Martin-des-Champs semble avoir joué un rôle intellectuel important. C'est lui notamment qui fit rédiger la Chronique versifiée, premier cartulaire du lieu, conservé aujourd'hui à la British Library (Add. mss. 11662).*

(2) *Liber testamentorum Sancti Martini de Campis. Reprod. annotée du manuscrit de la BnF. Paris, Picard et fils, 1905.*
XIIe siècle

XIIe siècle

Du roman au gothique

DU ROMAN AU GOTHIQUE

L'abbé Lebeuf, au XVIIIe siècle, suivi au XIXe siècle par Jules Quicherat et Viollet-le-Duc, avait proposé de rapporter à la fin du XIe siècle la partie la plus ancienne de la chapelle : Les travaux récents de Danielle V. Johnson (1) avèrent cette datation pour la tour carrée ou clocher, mais le chœur et le déambulatoire ne sauraient s'aligner sur une chronologie aussi haute. En 1855, M. F. de Guilhermy suggéra de les situer au XIIe siècle, et l'analyse stylistique d'Eugène Lefèvre-Pontalis (2) devait préciser l'époque de leur édification : c'est probablement vers 1130 qu'ils furent élevés contre une nef primitive, bâtie au XIe siècle. Cette nef ne disparut qu'au XIIIe siècle, lors de nouveaux remaniements. L'abside et le chœur, dans leur disposition présumée du premier quart du XIIe siècle, traduisent les tâtonnements de cette période de transition architecturale. L'église du Conservatoire constituerait en effet la plus ancienne attestation parisienne du gothique, alors même que Suger fait construire à Saint-Denis une somptueuse abbatale, et avant les chantiers de Saint-Germain-des-Près et Saint-Pierre de Montmartre.

La principale originalité des architectes anonymes de Saint-Martin-des-Champs consiste en la conception d'un double déambulatoire en bas-côté, qui circonscrit le chœur et l'abside.

(1) *L'Architecture et la sculpture du XIe siècle de l'ancien prieuré de Saint-Martin-des-Champs, à Paris. Dans Centre international des études romanes, tome CX, 1991.*

(2) *Étude sur le chœur de l'église de Saint-Martin-des-Champs. Paris, 186.*

XIIIe siècle

L'époque gothique

LE TEMPS DES ÉDIFICATIONS

D'importants bouleversements architecturaux jalonnent l'un des épisodes les plus prospères de l'histoire martinienne. Sous les règnes de Louis VIII (1223-1226) et Louis IX (1226-1270) s'édifient la chapelle particulière des Arrode, aux abords de l'église, le cloître, le réfectoire des moines, chef-d'œuvre de l'art gothique, et la seconde nef de l'église, à propos desquels nous aimerions tant posséder des comptes de chantier, comme il en existe pour les années 1455-1456 !

C'est probablement sous le priorat d'Évrard du Pas, au temps de Saint Louis, que fut construite la nef majestueuse de Saint-Martin-des-Champs, en lieu et place de la vieille nef du XIe siècle. De cette nef du XIIIe siècle, on ignore quels furent les architectes. Elle est percée de grandes baies en cintre brisé, recoupées par un meneau soutenant deux arcs brisés et une rosace polylobée. Selon l'avis de Lefèvre-Pontalis, ces seize fenêtres en tiers-point «sont d'un style plus avancé que celui des baies du réfectoire», mais il n'y a pas lieu de situer leur exécution après le milieu du XIIIe siècle.

L'ancien réfectoire des moines (devenu en 1852 la bibliothèque du Conservatoire, grâce aux travaux de l'architecte Léon Vaudoyer) représente, avec l'église, le plus beau vestige du prieuré médiéval. Piganiol de la Force en a donné l'appréciation suivante : «Le Refectoir est regardé comme ce qu'il y a de plus parfait en gothique.» L'élégance générale de l'édifice l'a fait attribuer au célèbre Pierre de Montreuil. Mais force nous est de constater aujourd'hui que le doctor lathomorum (docteur des tailleurs de pierres) n'a peut-être été pour rien dans sa conception.

XI^e siècle

L'époque gothique

LA RÉPARTITION DES TÂCHES

En 1321, Bertrand de Pébrac obtient le priorat de Saint-Martin-des-Champs. Sa probité infaillible le distingue de nombre de ses successeurs ! C'est en effet sur son initiative qu'est rédigé, en 1340, un code des offices du prieuré (1). Ces offices claustraux, pour la plupart, existent dès la fin du XI^e siècle, mais on ne les a jamais définis avec un tel souci d'organisation.

La personnalité de Pébrac permet de cerner les motifs qui l'ont poussé à faire établir ce registre. En 1337, il convoque dans sa maison de Noisy les chefs de toutes les communautés relevant de sa tutelle pour leur imposer les règlements de Benoît XII touchant la réforme des moines noirs (2). De 1347 à 1355, il œuvrera en qualité de grand réformateur des sénéchaussées de Languedoc. Quoi d'étonnant dès lors à ce qu'une trame minutieuse et formaliste régisse le code du prieur : le Registre Bertrand est la précision même. Certains détails anecdotiques et pittoresques y racontent le quotidien des moines. Mais la complexité des attributions inhérentes à chaque office, le morcellement des tâches, nuisent à la clarté générale du recueil. Derrière cette intrication apparente se cache pourtant une parfaite application de la règle bénédictine. Ce qui nous paraît mal conçu, désordonné, touffu, c'est au contraire une gigantesque machine dont chaque moine actionne une pièce, sans en jamais pouvoir, à lui seul, maîtriser tous les rouages. Une parade subtile aux dangers de l'individualisme et à la tentation séculière

(1) Archives nationales, LL 1355. (2) C'est-à-dire la quarantaine d'abbayes ou de gros prieurés bénédictins implantés dans la région narbonnaise aux XIII^e et XIV^e siècles.

XVe siècle

L'époque gothique

EXIGENCES DE GRAND SEIGNEUR

Conseiller du roi et premier président au Parlement créé par la reine Isabeau, Philippe de Morvilliers fut un fin politique. En 1426, ce riche patricien fit établir avec sa femme Jehanne du Drac des lettres de fondation en faveur de Saint-Martin-des-Champs. Un contrat très circonstancié (1) fut passé avec le monastère et son prieur, Jacques II Seguin, venu à la direction de Saint-Martin-des-Champs près de deux ans auparavant. Les époux Morvilliers, qui voulaient être enterrés dans la chapelle de Saint Nicolas (l'une des absidioles distribuées par le déambulatoire de l'église), assortirent leur fondation de conditions drastiques : interdiction d'admettre toute sépulture étrangère au couple bienfaiteur sans son consentement dans la chapelle de Saint Nicolas ; abondance de messes, processions, prières et collectes à son intention. Morvilliers régla dans le menu le culte de sa mémoire, parfois jusqu'au caprice. En dépit de ces clauses, le bénéfice était grand pour le prieuré. Les moines obtinrent le versement d'une rente «forfaitaire» de 1 600 livres, somme considérable et manne pour Saint-Martin-des-Champs ! En vue de garantir le respect à long terme de la messe perpétuelle qu'il avait fondée pour sa femme et lui, Philippe de Morvilliers dota l'église de fastueux mobiliers liturgiques, inventoriés sous le sceau de la prévôté de Paris le 30 juillet 1429 (2).

UN PRIEUR «FLAMBEUR»

Jacques Seguin est nommé prieur de Saint-Martin-des-Champs en février 1425. Son administration, qui s'ouvre sur la brillante fondation des époux Morvilliers, sera l'une des plus longues et des plus marquantes de l'histoire du prieuré : quelque vingt-sept années. Le registre qu'a laissé son intendant, Gilles de Damery , révèle un prieur pour le moins surprenant... Seguin, qui est un mondain-né, s'entoure volontiers de notables, d'officiers de robe, de bourgeois et d'ecclésiastiques. Tous les prétextes lui sont bons à organiser des dîners fins. Le 10 octobre 1438, il reçoit Guillaume de Bosco. Un brochet, du beurre, du sauce vert, pain blanc et fromage, le tout arrosé de deux pintes de vin. Telle est l'agape. Le lendemain, on achète encore un brochet, du sauce vert, des harengs frais, du pain blanc et du vin, car le prieur invite à sa table Guillaume de Villon, chanoine de Saint-Benoît-le-Bétourné. À l'époque où débute le registre, en août 1438, la guerre interminable fait rage. Épidémies et famine s'y greffent cruellement. La grande peste de 1438 entraîne à Paris entre 40 et 50 000 morts, selon les chroniqueurs de l'époque. Le couvent connaît alors des difficultés. Pour faire face à la crise, les religieux vendent un reliquaire de grande valeur : une «coulpe pesant III mars II onces d'argent dore» qui contenait «le chief d'une des XII vierges avecques autres reliques». Cependant, les menus du dignitaire ne pâtissent nullement de cette conjoncture dramatique. Tripes, barbeau, saumon, oseille, fèves et ciboulette, fromage... Fin gourmet, certes, mais aussi fieffé joueur que le prieur Seguin ! Et Damery de donner plus d'une fois à «monseigneur», de la main à la main, de rondes sommes «pour soy jouer et esbatre aux tables» avec ses convives.

(1) Archives nationales, L 873 (54-55). (2) Voir le compte-rendu exhaustif cité par Martin MARRIER dans *Martiniana, id est, litteræ, tituli, cartæ, privilegia, et documenta [...]*. Paris, Nicolas du Fossé, 1606.

Fin XVe siècle

L'époque gothique

MESURES DISCIPLINAIRES

Dans les dernières années du XVe siècle, l'abbé de Cluny, Jacques d'Amboise, dépêche à Paris plusieurs conseillers pour amorcer le remaniement administratif du monastère, affecté par les abus des prieurs commendataires (1) qui s'y sont succédé. On possède un état des religieux «qui vinrent de Cluny, pour concevoir la réforme (2)». Le personnage central de cette liste est Jehan Rolin. Choisi d'abord pour diriger le collège de Navarre, ce théologien aspire à une piété austère qui le ramène à Cluny, où Jacques d'Amboise lui confie la réforme des maisons de l'ordre, dont celle de Saint-Martin-des-Champs. Cette réforme des statuts martinien de 1500 montre dans quelle gestion décadente avait pu tomber le monastère aux XIVe et XVe siècles, et la dégradation relative de son architecture, en dépit des travaux de lambrissage et de pavage du cloître entrepris en 1498 par le prieur André d'Espinay.

(1) La commande consistait en l'administration temporaire d'une bénéfice ecclésiastique obtenu par concession. Un séculier, un laïque, pourvu qu'ils fussent protégés en haut lieu, pouvaient hériter d'un tel privilège. Guillaume V d'Estouteville (prieur de Saint-Martin-des-Champs en 1471) , ou encore Robert III d'Espinay (prieur en 1483), firent partie de ces commendataires injustement « parachutés », pour lesquels l'observance et le rituel avaient perdu leur sens profond, et qui furent souvent, pour cette raison, mal acceptés par la communauté monastique.

(2) Archives nationales, LL 1377. fol. XXXV.

XVI-XVIIIe siècle

L'époque classique

LES FASTES DE L'ÈRE CLASSIQUE

Au cours de l'Ancien Régime, les bâtiments conventuels bénéficient d'embellissements ambitieux. Sous Henri III, un portail monumental, donnant accès à la cour du monastère, est élevé en bordure de la rue Saint-Martin. L'érudit mystique Guillaume Postel, hôte du prieuré depuis 1562, y finit ses jours en 1581.

En 1626, François Mansart pare l'église d'un imposant maître-autel. Durant la première moitié du XVIIe siècle, le monastère se penche sur son passé. L'historiographe de Saint-Martin-des-Champs, dom Martin Marrier, publie en 1606 un recueil de tous les documents officiels qui ont présidé au destin du lieu (1). En 1636, il donne, dans un nouvel ouvrage (2), une description exhaustive du prieuré, consignait avec minutie l'emplacement des dalles mortuaires et leurs épigraphies, souvent riches d'inestimables détails biographiques. Autre témoin privilégié, sous le règne de Louis XIV cette fois, le dessinateur Boudan, qui exécute pour l'amateur d'antiquités Roger de Gaignières les relevés de nombreux monuments funéraires, dont ceux du prieuré martinien (3).

La construction d'un cloître dorique, entreprise en 1702 sur les plans de Pierre Bullet, s'achève en 1720. Le nouveau dortoir est terminé en 1742. Vers 1765, la façade de l'église est refaite dans le style jésuite.

(1) Voir le compte-rendu exhaustif cité par Martin MARRIER dans *Martiniana, id est, litteræ, tituli, cartæ, privilegia, et documenta [...]*. Paris, Nicolas du Fossé, 1606. Archives nationales, LL 1383.

(2) *Monasterii regalis S. Martini de Campis Paris[iensis], ordinis Cluniacensis historia*. Paris, Sébastien Cramoisy, 1636. Rééd. 1637.

(3) Bibliothèque nationale de France. Cabinet des Estampes, *Recueil Gaignières*, Pe 11 b rés.

Fin XVIIIe siècle

La période révolutionnaire

LUMIÈRES D'UN PRÊTRE JUREUR

La Révolution décime Saint-Martin-des-Champs. La guillotine n'y laisse que désert et de ses moines, le virulent Fouquier-Tinville écrit en mars 1794 : «L'histoire offre peu d'exemples de fanatisme pareil à celui dont ces religieux paraissent gangrenés (1) [...]»

Cependant, à l'automne 1794, l'heure est enfin à l'apaisement. Un prêtre jureur, l'abbé Henri Grégoire, qui s'était distingué dès 1789 par sa tempérance éclairée, soumet à la Convention nationale un projet de haut idéal : «Il sera formé à Paris, sous le nom de Conservatoire des Arts et Métiers, [...] un dépôt de machines, modèles, outils, dessins, descriptions et livres dans tous les genres d'arts et métiers (2).» Les objectifs de cette institution nouvelle ? Fédérer les savoirs techniques pour «perfectionner l'industrie nationale» ; réunir une encyclopédie en trois dimensions qui servira de modèle, de référence et d'incitation aux inventeurs, chercheurs et curieux de toute condition sociale : «Il faut éclairer l'ignorance qui ne connaît pas, et la pauvreté qui n'a pas le moyen de connaître (3).» Le futur établissement, selon le vœu de Grégoire, «sera le réservoir dont les canaux fertiliseront toute l'étendue de la France.»

À peine entériné «sur le papier», le Conservatoire se trouve doté d'une opulente collection : les modèles et machines rassemblés par l'ingénieur Jacques Vaucanson à l'hôtel de Mortagne, sous l'Ancien Régime ; mais aussi objets techniques et «curiosités» confisqués aux aristocrates, comme la pompe à incendie de Joseph Bramah, saisie dans le cabinet de mécanique de M. de Walkiers...

(1) François ROUSSEAU. *Moines bénédictins, martyrs et confesseurs de la foi*. Paris, Desclée, De Brouwer & Cie/ Lethielleux, 1926, p. 112.

(2) [Convention nationale, séance du 19 vendémiaire an III (10 octobre 1794)] Décret [...] portant établissement à Paris d'un Conservatoire des Arts et Métiers.

(3) [Convention nationale, séance du 8 vendémiaire an III (29 septembre 1794)] Rapport sur l'établissement d'un Conservatoire des Arts et Métiers.

Fin XVIIIe début XIXe siècle

Du Consulat à l'Empire

LA NAISSANCE D'UN MUSÉE

Pourtant, quatre années durant, ce patrimoine va errer de dépôt en dépôt, disséminé dans Paris avant d'élire domicile, toujours sous l'impulsion de Grégoire, dans l'ancien prieuré de Saint-Martin-des-Champs.

Dévasté depuis la Terreur, l'édifice menace ruine. Qui se souvient de ses splendeurs passées ? Échoppes et habitations privées le rongent de toutes parts. La mairie du VI^e arrondissement d'alors y occupe des locaux. En dépit de ces inconvénients, l'installation du personnel débute au cours du premier trimestre 1800. Une quinzaine d'hommes tout au plus, parmi lesquels Grégoire et Molard ; le chef des dessinateurs, Beuvelot, avec son équipe ; Gruvel, le bibliothécaire. Dans le même temps commence le transport des objets qui affluent des dépôts provisoires. De l'Arsenal, on achemine en février 1800 l'énorme farrier construit en 1770 par l'ingénieur Nicolas Joseph Cugnot. Point de convergence d'une foule de machines, d'outils, d'instruments et d'ouvrages techniques, le Conservatoire trouve sa pleine vocation dans le paysage manufacturier, artisanal et ouvrier du quartier Saint-Martin. Le 19 octobre 1800, Claude Pierre Molard, qui avait été démonstrateur puis conservateur du prestigieux cabinet de Vaucanson, devient le premier administrateur du Conservatoire. Technicien, curieux insatiable à l'affût de toute innovation, gestionnaire consciencieux, il est exactement l'homme de la situation et mènera l'établissement de main de maître jusqu'au début de la Restauration.

En mai 1802, les galeries des Arts et Métiers ouvrent enfin leurs portes. Elles attirent bientôt un public enthousiaste et fébrile. Des démonstrateurs, conformément à l'idée de l'abbé Grégoire, expliquent aux visiteurs le fonctionnement des machines. Un «touriste» relate, en avril 1806 : «Dans le nombre des choses remarquables réunies dans ce Conservatoire, on distingue une machine faite à Londres pour mesurer le cercle, d'une précision étonnante ; ainsi que dans les salles basses, des machines pour fileries en soie et coton, de l'invention du fameux Vaucanson. Une autre salle est destinée aux instruments nécessaires pour l'économie rurale et pour l'agriculture.»

Cette collection, qui est portée au plus grand complet, augmente encore de jour en jour par les modèles de toutes les nouvelles inventions en fait d'arts, métiers et mécaniques qui y sont placés. Des professeurs attachés à cet Institut, donnent des leçons dans toutes les différentes parties de la technologie ; et pour ce qui est des machines de filatures, chaque ouvrier qui veut en apprendre le mécanisme et la manipulation, a la faculté de venir travailler aux modèles qui s'y trouvent, pour s'instruire (1).»

L'arrivée au Conservatoire, sous l'Empire, des collections de la «ci-devant» Académie des Sciences (2) et du célèbre cabinet de physique de Jacques Alexandre César Charles, viennent étayer un patrimoine déjà pléthorique, tout comme l'exposition des produits de l'Industrie française.

(1) [K. G. de BERKHEIM]. *Lettres sur Paris, ou correspondance de M. *** dans les années 1806 et 1807.* Heidelberg, Mohr et Zimmer, 1809.

(2) *Le Rapport de Grégoire du 17 floréal an VI [6 mai 1798] précise que le Conservatoire compte, dans ses collections, « les machines que Pajot d'Ozembray avait données à la ci-devant académie des sciences, & celles qu'y avait ajoutées cette compagnie savante ». Mais la plupart des objets de l'Académie, entreposés au Louvre, ne seront transférés aux Arts et Métiers qu'en 1806.*

1814-1830

La restauration

LES COMBINAISONS VARIÉES DE L'ESPRIT

En 1817, Gérard Joseph Christian succède à Molard à la tête de l'institution. Dans sa Notice sur le Conservatoire royal des Arts et Métiers, préface au premier Catalogue général des collections imprimé en 1818, Christian rappelle comment les objets de Vaucanson et ceux de Charles ont fourni au Conservatoire de précieuses dotations. «Les autres collections, écrit-il, offrent aux agriculteurs, aux manufacturiers, aux artistes, de nombreuses séries d'instruments, d'appareils, de machines, soit en grand, soit en modèle, usités ou propres à être employés dans les divers travaux de l'industrie.

Ces collections s'enrichissent, se coordonnent, s'épurent chaque jour ; et si l'on voit, à côté des modèles nouveaux et perfectionnés, des modèles anciens et imparfaits, c'est que les galeries du Conservatoire sont essentiellement destinées à présenter, sous des formes matérielles, l'histoire des arts, et à offrir à l'examen des artistes la marche et les progrès des inventions, ainsi que les combinaisons variées de l'esprit, pour résoudre le même problème de mécanique.»

1830-1848

La Monarchie de Juillet

PAS DE CHAUVINISME !

Durant la Monarchie de Juillet, fortement imprégnée par la Révolution industrielle, l'institution s'ouvre plus largement à l'Europe. Les transferts technologiques se multiplient. Espionnage, compétition, exportation et importation deviennent des pratiques courantes. Le Conservatoire (où, en 1819, plusieurs chaires d'enseignement industriel ont été créées) se tourne résolument vers la course au progrès. Dès 1830, on ferme les galeries de filature et d'agriculture, tout comme le cabinet de Vaucanson, encombrés de machines jugées obsolètes. Maquettes et plans-tableaux sont produits en nombre en raison de leur valeur didactique ou documentaire. «Ces nouveaux modèles réduits et ces dessins, lit-on en 1843 dans le Magasin pittoresque, sont exposés dans la galerie du premier étage, où l'on peut admirer aujourd'hui une suite très intéressante des principales machines mises en usage par l'industrie moderne [...]. On y remarque particulièrement les modèles de plusieurs machines à vapeur, des machines soufflantes, la machine à fabriquer le papier continu, celle que M. Philippe a inventée pour la fabrication des roues de voiture, l'appareil de Roth pour la fabrication du sucre, celui de Chevalier pour le même objet, la scierie mécanique de Cochot ; puis, à côté de ces machines d'invention française, on voit, comme témoignage de notre impartialité, quelques-unes de ces conquêtes que l'industrie doit au génie anglais et allemand, telles que la grue double de Hick et Rothwel, le moulin à blé à trois meules, selon le système anglais ; la machine à colonne d'eau de Reichenbach.»

1850-1870

Le Second Empire

UNE ÉGLISE À VAPEUR

La «restauration» des bâtiments médiévaux, menée par Léon Vaudoyer au milieu du XIXe siècle, s'inscrit dans un processus de réhabilitation de l'ancien prieuré, au profit du Conservatoire et de ses besoins nouveaux. Conformément au goût et aux normes du temps, l'architecte substitue divers pastiches à certains éléments d'époque, par trop dégradés ou précaires. «On croyait devoir remettre à neuf les édifices anciens. On s'appliquait à en atténuer les irrégularités, à faire régner partout l'ordre et la netteté (1).» La chapelle axiale de l'abside, qui donne au XIXe siècle sur la rue de Breteuil (devenue rue du Général Morin), subit ainsi, selon l'expression de Lefèvre-Pontalis, une «restauration beaucoup trop radicale de M. Vaudoyer».

Au début du Second Empire, tandis que Vaudoyer donne toute son ampleur au plan général de l'établissement, la nef (2) de l'église, déjà peuplée de grosses machines, va connaître un destin d'exception. Sur l'idée de l'ingénieur Henri Tresca, «scénographe» avant l'heure, le général Morin, directeur du Conservatoire, décide d'en faire le théâtre d'une salle des machines en mouvement.

Morin avait souhaité que l'aménagement de bassins de sous-sol, de réservoirs et de canaux, fût pensé en même temps que l'installation des machines, afin d'éviter des travaux de reprise postérieurs, dans le sol et les murs. Mais ce n'est qu'en 1855 que la galerie des machines fonctionna dans la nef. Entre temps, le 20 janvier 1854, 200 000 francs avaient été débloqués à Vaudoyer, dont 130 000 pour les «travaux de maçonnerie applicables à la façade occidentale, à la façade nord et à l'intérieur de la tour» ; 18 000 pour le lambrissage de la voûte ; et 15 000 pour la peinture de la nef .

La mort brutale de Vaudoyer, le 9 février 1872, entraîne la venue d'un nouvel architecte, Auguste Ancelet. Dès le 8 avril, 100 000 francs sont en partie affectés à la restauration des quatre premières travées de la façade latérale de la chapelle. Mais l'appareil administratif et financier n'encourage pas dans son élan le successeur de Vaudoyer. Ancelet va, jusqu'en 1879, s'atteler à la restauration de l'abside, arguant habilement de l'utilité qu'elle présente pour l'installation des collections de l'Institut agronomique.

Les expériences spectaculaires effectuées dans la nef rencontrent un immense suffrage populaire. Elles se poursuivent jusqu'en 1885, date à laquelle le colonel Laussedat met un terme au fonctionnement bruyant et destructeur de cette usine gothique.

(1) Guillaume JANNEAU. *Les Grands Travaux des monuments historiques. Le Prieuré de Saint-Martin-des-Champs. Dans L'Architecte, janvier 1914.*

(2) Archives nationales, F 21/766.

Fin XIXe début XXe siècle

La Belle Époque

BELLE ÉPOQUE

Dans le même temps, la tradition des premières démonstrations est renouvelée. Le musée organise des projections à la lumière oxhydrique. La machine à frottement du duc de Chaulnes donne lieu à des expériences électriques. Relatant la visite au Conservatoire d'une classe d'écoliers parisiens, un journaliste de La Petite Presse écrit en 1885 : «Si les enfants sont conduits dans un musée, que ce soit une fois au Louvre, contre six aux collections mécaniques et industrielles.» Les Expositions universelles de 1889 et 1900 stimulent vivement l'essor des collections. Dans les galeries du musée s'amoncellent par milliers les témoins de verre, de bois et d'acier de notre civilisation. Une faveur particulière est alors accordée aux arts «appliqués à l'industrie et aux métiers». Les prestigieuses séries de céramique, inaugurées au milieu du XIXe siècle, connaissent entre 1880 et 1910 une croissance exemplaire. D'une plume enthousiaste, un journaliste n'hésite pas à proclamer : «Le Conservatoire des arts et métiers, merveilleux musée, création géniale d'esprits supérieurs, est tout bonnement un des trésors du grand Paris - on le sait bien à Londres et à Berlin (1) !» Par ailleurs, un décret du 24 septembre 1904 instaure au Conservatoire un Musée de la prévention des accidents du travail et d'hygiène industrielle.

(1) *Le Figaro* du 17 mai 1901.

Fin XXe siècle

La période contemporaine

LES TEMPS MODERNES

Après la première guerre mondiale, le musée accuse une léthargie passagère. Il est revivifié dans les années soixante par Maurice Daumas qui célèbre, dans des expositions restées mémorables, l'écllosion capricieuse des temps modernes : «Le siècle de l'automobile», en 1961 ; «Hydraulique d'aujourd'hui», en 1963 ; et surtout, l'année suivante, «L'espace», qui attire au Conservatoire trente mille visiteurs ! Mais l'entassement hétéroclite des collections, la vétusté de leur présentation, exigent un traitement de choc. Dominique Ferriot initie dès 1990 un vaste programme de rénovation. Après plusieurs années d'une patiente métamorphose, le musée renaît enfin in situ. À travers sept grands domaines et quatre périodes-clefs, l'exposition permanente offre à voir quelque six mille objets reflétant les facettes les plus variées de l'histoire des techniques. L'itinéraire couvre trois amples niveaux, avant d'aboutir à cette chapelle mythique des Arts et Métiers, restaurée dans toute sa fraîcheur du siècle dernier. Le parti scénographique et muséologique tiré des structures architecturales existantes favorise la découverte autant que l'émerveillement. Il fallait, autre gageure, préserver l'esprit du lieu, son mystère et son charme ; innover dans le respect d'une double tradition, millénaire et bicentenaire ! Au public, à présent, de juger...

<http://www.arts-et-metiers.net/musee.php?P=122&id=1&lang=fr&flash=f>